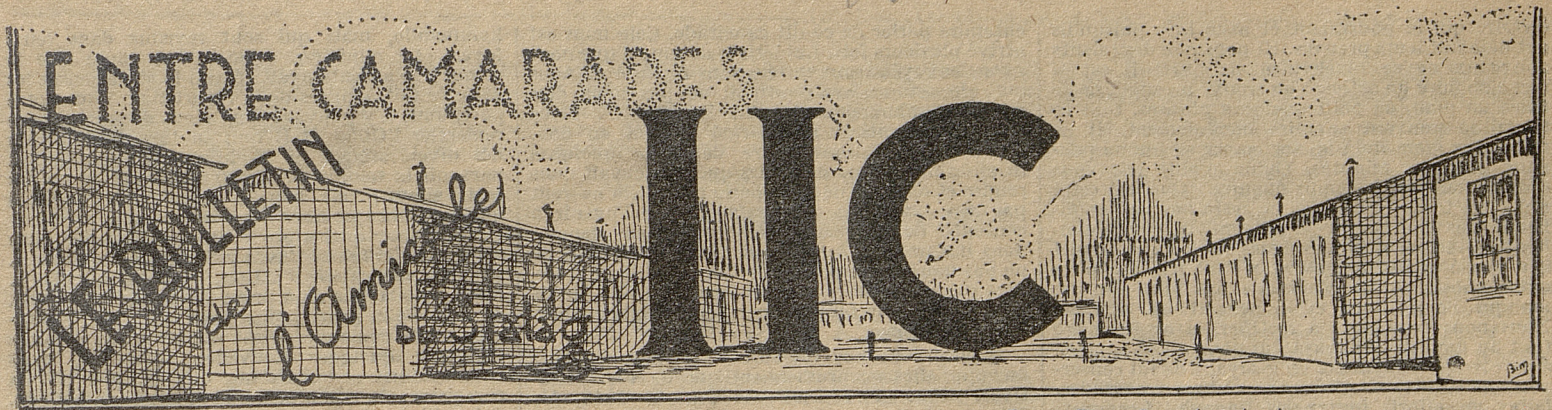


1950cc



Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

du 6 Février 1949

C'est devant une assemblée plutôt restreinte, puisqu'elle ne comporte pas plus de 25 membres que le président Charles DAMET ouvre la séance vers 10 h. 15.

Charles DAMET s'exprime en ces termes dans son allocution d'ouverture :

Chers camarades,

Nous voici réunis pour la quatrième fois depuis notre libération, et, voici trois ans que j'ai la charge d'ouvrir ces réunions amicales où l'on vous demande de juger la gestion de votre association et de former le bureau pour l'année courante.



En 1945, il y a eu un changement complet, le bureau ayant fondé l'Amicale, laissant la gestion de celle-ci aux camarades

de bonne volonté qui venaient d'être libérés. Depuis, ce sont toujours les mêmes qui sont devant vous et qui font ce qu'ils peuvent pour que l'Amicale vive et continue à être ce que vous vouliez qu'elle fût en 1945 : Gaubert, Tarin, Manin, Michaud, Rocher, Berger et votre serviteur.

Je vous remercie, au nom du bureau, de la confiance que vous nous avez témoignée, mais ne croyez-vous pas qu'il serait bon, l'année prochaine, de voir à cette table quelques visages nouveaux ? Il serait désirable que quelques camarades prennent l'initiative de venir le mardi pour doubler ou remplacer ceux qui, depuis des semaines, se dépensent pour l'Amicale.

Comme chaque année, vous allez entendre le rapport moral par notre secrétaire Gaubert, et le rapport financier par notre trésorier Tarin. Je vous demande d'y prêter attention et de critiquer si quelque chose ne vous convient pas. De ces critiques doivent sortir des directives intéressantes pour les mois à venir.

Ce que l'Amicale a fait, Gaubert vous le dira, et les chiffres de Tarin vous le confirmeront, cela se résume en un mot : l'entraide.

Mais, si l'Amicale du Stalag IIC est ce qu'elle est aujourd'hui et si nous pouvons envisager l'avenir avec optimisme, c'est dû, en grande partie, à la générosité de notre camarade Séguin qui im-

prime (entendez bien) le bulletin gratuitement. Soyez certains que, sans un bulletin, une association ne peut vivre car c'est le seul contact que nous ayons avec les camarades de province. Mais, bien entendu, assumer les frais d'un bulletin est très onéreux et c'est une des raisons de la disparition de certaines Amicales. Aussi, grâce à ce bulletin, notre Amicale est restée ce qu'elle était en 1945, moralement et financièrement, malgré les frais de gestion de plus en plus élevés chaque année.

Pour terminer, je vous fais un dernier appel. Lorsque vous rencontrerez un camarade qui ne fait pas encore partie de l'Amicale, faites en sorte qu'il vienne parmi nous. Il y avait au Stalag 18.000 Français et nous sommes loin du compte.

Charles DAMET donne alors la parole à Roger GAUBERT, secrétaire, pour la lecture du rapport moral.

RAPPORT MORAL



Il y a un peu plus d'un an, le 11 janvier 1948, se tenait dans cette même salle l'Assemblée générale de notre association. Nous conformant aux statuts, nous vous avons réunis aujourd'hui pour vous rendre compte de notre activité pendant l'année qui vient de s'écouler.

Permettez-moi tout d'abord de me faire l'interprète du bureau en exprimant à tous les sentiments cordiaux et profonds qu'il éprouve. Je vous salue, vous qui êtes là ; je salue les membres éloignés de l'Amicale ; je salue enfin ceux qui ne sont pas des nôtres, soit parce qu'ils ne l'ont plus voulu, soit parce que cela ne les intéresse pas, soit parce qu'ils ignorent notre existence, n'oubliant pas qu'ils étaient nos camarades et assurant qu'ils le restent. Je vous remercie, vous qui êtes venus, regrettant cependant que vous ne soyez pas plus nombreux. Votre présence est pour nous, soyez-en persuadés, d'un grand réconfort ; se dire que l'on est suivi, que quelqu'un considère que l'œuvre entreprise comporte une certaine utilité, c'est un stimulant dont on ne saurait nier l'efficacité.

Il est maintenant de mon devoir de remercier officiellement tous ceux qui ont pris à cœur de mener à bien la tâche, but de notre association. Sois remercié, Damet, notre président, si compréhensif, si bienveillant, si utile par tes conseils et par ton activité. Sois remercié, Tarin, toi sans qui l'Amicale ne serait pas ce qu'elle est, toi qui assumes le rôle le plus lourd, toi qui te dévoues depuis plus de quatre ans avec une constance et un désintéressement qu'il est impossible de qualifier, toi enfin qui es pour nous « l'indispensable ». Sois remercié, Michaud, qui n'as jamais « flanché », qui nous apportes ton aide avec tant de complai-

sance. Sois remercié, Manin, toi pour qui aucune tâche n'est fastidieuse. Sois remercié, Rocher, qui nous as rendu, de si grands services. Sois remercié, Berger, dont les interventions ont été si fructueuses. Enfin, sois remercié, Séguin, qui imprimes bénévolement notre bulletin, véritable lien entre tous nos membres, qui nous permets de consacrer toutes nos ressources à nos œuvres d'entraide, qui es le bienfaiteur de l'Amicale et celui sans qui celle-ci ne serait peut-être plus.

Quel est le nombre de nos membres ? Depuis sa fondation, l'Amicale a enregistré 1.110 adhésions (304 en 1945, 660 en 1946, 86 en 1947 et 60 en 1948). Malheureusement, nous n'avons pas 1.110 cotisants, loin s'en faut. Déjà, en 1947, plus de 250 inscrits n'ont pas cru bon d'accepter le mandat de recouvrement que nous leur avons fait présenter : ils ont été rayés de nos listes. En 1948, le déchet a été moins important, puisque le nombre des défections ne s'élève qu'à 124 ; il est vrai que moins nous serons, moins nous risquons de pertes. Malgré la menace que nous avions faite, nous n'avons pas, dans le courant de l'année écoulée, essayé de faire encaisser les cotisations par la poste : cela a permis aux négligents d'économiser 180 francs, aux timorés de ne pas les donner par force et aux autres de ne pas refuser le mandat. Si nous n'avons pas agi comme l'année précédente, c'est parce que nous avons jugé que cela revenait trop cher pour le profit que ça procurait et aussi parce que nous voulons rester entre véritables partisans de l'Amicale : nous répugnons à obliger les gens. Mais, négligents, timorés et autres seront éliminés. Nous resterons 590 et cela n'est déjà pas si mal. Nous vous demandons instamment, malgré tout, de faire un gros effort de propagande ; trouvez-nous des adhérents sincères et vous aurez droit à toute notre reconnaissance et surtout à celle de ceux qui ont besoin de nous.

Faites connaître notre bulletin ; demandez-nous en des exemplaires supplémentaires, si besoin est. Nous continuons à juger qu'« Entre Camarades », malgré ses imperfections, est notre principal instrument de propagande ; c'est lui qui permet à tous de se rendre compte que nous n'avons pas lâché pied ; c'est lui qui sert de lien entre tous nos adhérents. Et nous sommes amenés à regretter encore plus amèrement qu'il ne soit pas plus agréable, plus vivant. Pourtant, nous savons qu'il est possible de le perfectionner, de le rendre plus complet. Certains nous ont fait des promesses qu'ils n'ont pas tenues, d'autres s'abstiennent

Permanences tous les mardis et vendredis, de 18 heures à 20 heures, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e). (Métro Chaussée-d'Antin ou Trinité).

Rendez-vous de tous les camarades au "CLUB DU BOUTHÉON", Maison des Amicales, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, le 1^{er} mardi de chaque mois.

FOL PRES 402

d'écrire qui le pourraient et avec brio puisqu'ils ont déjà fait leurs preuves. Et pourquoi des talents nouveaux ne se révéleraient-ils pas ? Il est si facile de faire un article : on trouve un sujet, on se trace un plan, on polit quelques phrases, tout ce travail-là pouvant se faire mentalement. Il ne reste plus alors qu'à laisser courir sa plume pendant quelques minutes. Qu'on n'aille pas nous dire surtout que le temps manque ! Quel est celui qui, dans toute une année, ne reste pas une demi-heure sans rien faire ? Qu'il l'emploie, cette demi-heure, à rédiger quelques lignes sur le sujet auquel il a pensé quand son esprit n'était pas occupé à autre chose. Qu'on n'invoque pas non plus un manque de pratique et la peur d'être ridicule. Nous nous engageons à rectifier, si on le désire tout au moins, tout texte qui nous serait soumis, à en corriger la syntaxe en essayant de lui conserver son caractère. Allons, mes chers camarades, faites un effort, imitez les Canaple, Lecanuët, Bourhis, Lauvaux, Brunet, Jouix qui nous ont envoyé des papiers en 1948 et que nous remercions de tout cœur. Puisque nous en revenons aux remerciements, nous n'avons pas le droit de passer sous silence Georges Pilla dont les souvenirs passionnants font le principal intérêt de notre bulletin, Pierre Pérot pour sa chronique du jeu de dames et Victor Michaud pour ses mots croisés. Il faut que dans l'avenir les noms de Damet, Tarin, Boris Michaud et Gaubert reviennent beaucoup moins souvent. Il faut que nous fassions honneur à Raymond Séguin.

Qu'avons-nous fait pendant l'année 1948 ? Nous avons essayé de donner satisfaction à tous ceux qui nous ont demandé des services ; nous avons fourni des attestations à ceux qui en ont sollicité ; nous avons appuyé certaines demandes auprès des diverses administrations : si nous avons échoué dans certains cas, c'est qu'il n'était pas possible d'obtenir satisfaction ; nous avons fait délivrer des certificats nécessaires à des camarades malades qui veulent passer devant une commission de réforme, servant d'intermédiaire entre eux et leurs médecins traitants ; nous nous occupons actuellement de transmettre aux offices intéressés les demandes de carte de combattant, tout au moins en ce qui concerne les habitants de la Seine, après avoir fourni les formulaires officiels. A ce sujet, nous ne pouvons pas dire à quel moment satisfaction nous sera donnée, car beaucoup de catégories passent avant nous : nous vous avons d'ailleurs avertis dans l'un de nos derniers bulletins. Actuellement, notre rôle consiste à centraliser les demandes, à en établir la liste en triple exemplaire, devant les conserver jusqu'à ce qu'on nous les réclame ; il nous faut également veiller à ce qu'elles soient complètes, ce qui explique que certains se les voient retourner, un détail leur ayant échappé que nous ne connaissons pas ou que nous ne pouvons remplacer. Enfin nous nous sommes occupés activement du retour des corps de nos camarades décédés en captivité ; nous avons fourni aux deux missions de recherche (celle de Varsovie et celle de Berlin) tous les renseignements en notre possession concernant l'emplacement des tombes ; nous avons la chance d'avoir à Berlin notre camarade Costedoat dont le dévouement est sans limites et que nous remercions chaleureusement de tout ce qu'il a fait déjà et d'avance de ce qu'il compte faire. Costedoat est allé lui-même dans divers cimetières, a identifié les tombes et s'est occupé de faire transporter les corps à Berlin ; puis il nous a avertis et nous avons pu nous-mêmes écrire aux familles, leur annonçant qu'un grand pas était fait pour le retour du disparu ; nous sommes persuadés, les lettres de remerciements que nous avons reçues en font foi, que cette initiative a été fort appréciée. Naturellement, nous allons continuer à agir dans le même sens.

Il ne nous reste plus qu'à aborder le point de vue pécuniaire. Tout d'abord, il nous faut constater que beaucoup moins de demandes de secours nous ont été transmises. Nous avons pu par conséquent les satisfaire toutes. Tous ceux qui ont fait appel à nous ont obtenu une aide sérieuse. Nous avons ainsi distribué une somme de 38.975 fr. Lorsqu'on nous l'a demandé, c'est en nature (vêtements) que nous avons fait des dons.

En ce qui concerne les prêts, il nous faut reconnaître que nous n'en avons pas consenti beaucoup, cela provient du fait qu'on nous demandait vraiment trop dans certains cas. S'il nous est possible de prêter quelques milliers de francs, nous ne pouvons pas nous démunir d'une centaine de billets de mille ; d'ailleurs comment subsisterions-nous ensuite ? Et puis, il faut dire que nous ne tenons guère à faire des prêts dits « d'honneur ». Nous préférons donner que prêter, car ainsi nous ne sommes pas déçus. Il est en effet vraiment désagréable de faire confiance à un camarade, d'obtenir des promesses et ensuite de ne plus

entendre parler de ce dit camarade. Cela nous est arrivé plusieurs fois. Les lettres de rappel que nous avons envoyées sont restées sans réponse ou nous ont été retournées. Pourquoi ne pas nous dire que le remboursement était impossible ? Nous eussions volontiers transformé le prêt en don. Enfin, nous faisons notre deuil de quelques dizaines de milliers de francs que l'on devait nous rendre et dont on ne nous parle plus. Cela ne veut pas dire que nous nous refusons à l'avenir à consentir de nouveaux prêts ; mais nous demandons instamment à ceux qui nous solliciteront de ne pas nous tromper : qu'ils disent qu'ils ne pourront pas rembourser et nous ferons un don, qu'ils disent qu'il leur faut de nouveaux délais et nous les accorderons.

Quelles sont nos ressources ? Disons franchement qu'elles ne proviennent que de vos cotisations. Dans le courant de l'année 1948, les 590 membres payants ont versé la somme de 134.000 francs, ce qui signifie que fort rares sont ceux qui se contentent de nous envoyer le minimum, 150 francs, beaucoup nous font parvenir 200 francs, d'autres 300 et quelques-uns 500, voire 1.000 francs. Indifféremment, nous remercions tout le monde, sachant que chacun donne ce qu'il peut.

Le 13 mars, avec les autres stalags du Wehrkreis II, nous avons donné un bal au Moulin de la Galette. Ce bal a obtenu un certain succès, mais il nous faut regretter de ne pas y avoir vu beaucoup de camarades du IIC. Malgré tout, un bénéfice a été effectué, et si nous devons déplorer un échec moral, nous pouvons enregistrer un succès matériel. A ce sujet, il est de notre devoir de remercier tous ceux qui nous ont envoyé des lots pour la vente d'enveloppes-surprises. L'expérience ayant été concluante en 1948, nous la recommençons cette année ; mais courageusement (ne serons-nous pas téméraires ?) nous nous lançons seuls dans la mêlée. Des frais importants sont engagés ; nous sommes à peu près assurés de les couvrir, mais il nous faut davantage et cela dépend de vous. Faites en sorte que notre bal du 19 février soit une véritable réussite. Venez, amenez vos amis, prenez dès maintenant vos cartes, placez-en si vous en avez la possibilité.

Comme nous vous l'avons signalé l'année dernière, nous avons eu à répartir les 100 millions alloués par le gouvernement en compensation des pertes subies par les Mutuelles de camps. Le IIC a eu pour sa part une somme de 617.000 francs à distribuer aux familles des décédés en captivité. Nous vous avons fait savoir le rôle que nous avons à jouer dans cette répartition, rôle fort peu important, et les protestations que nous avons émises concernant la somme qui nous était impartie, somme dérisoire si l'on considère le nombre élevé de nos morts. Mais notre réclamation fut sans effet car on nous avait attribué, comme à tous les autres stalags, à peu près la moitié de ce que nous avions perdu et notre proposition non retenue du fait que telles étaient les décisions des organismes supérieurs. Il nous fallait donc répartir 617.000 francs partagés en 5 tranches de 123.000 fr. entre 250 familles ; naturellement, nous avons d'abord servi les plus nécessiteuses, suivant un barème donné ; cela nous a permis de donner déjà satisfaction à 86 veuves ou parents de décédés avec les quatre premières tranches. Il nous reste donc 123.000 francs à distribuer, ce qui n'est pas suffisant si nous voulons contenter tout le monde. Heureusement que l'Office national des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre vient de nous faire savoir qu'il restait une somme de 15 millions, non encore répartie, et que nous pouvions faire des demandes en faveur des familles à qui nous n'avions pas encore pu donner satisfaction. Nous espérons ainsi, qu'en fin de compte, aucun dossier n'aura été constitué en vain. Personne donc ne pourra protester, sauf peut-être quelques rares camarades pour les familles desquels une collecte avait été faite au stalag ou au

kommando, mais qui sont revenus dans leurs foyers. Le ministère a jugé sans doute que le retour des absents avait rétabli la situation et les a, de ce fait, évincés de la répartition. Pour notre part, nous n'y pouvons rien. Nous devons de plus remercier l'Oflag II B qui, en tant que parrain des divers stalags du Wehrkreis II, nous a fait parvenir la somme de 37.000 francs sur ce qui lui était alloué ; cela nous a permis de donner à quelques-uns que nous n'aurions pu satisfaire.

Voilà donc quel a été le rôle de l'Amicale. Que compte-t-elle faire à l'avenir ? Eh bien ! continuer. Etendre son rayon d'action, c'est assez difficile. Nous vous avons déjà priés, de toutes les façons, de faire de la propagande pour elle. Nous réitérons notre demande. Il est certainement possible d'obtenir quelques nouvelles adhésions, mais nous sommes persuadés que nous ne pouvons en enregistrer de nombreuses. Contentons-nous donc, puisqu'il le faut, de rester quelques centaines fidèles à notre idéal, demeurons unis le plus longtemps que nous le pourrons, mettons toute notre bonne volonté au service de ceux qui ont besoin de nous et nous serons en droit de nous dire que nous avons bien agi et d'être fiers de nous-mêmes.

La parole est enfin donnée à Robert TARIN qui va lire son compte rendu financier.

BILAN POUR L'EXERCICE ALLANT DU 31 DÉCEMBRE 1947 AU 31 DÉCEMBRE 1948

Recettes		Francs	
Cotisations.	134.507 »		
Dons.	11.400 »		
Vente d'insignes.	1.005 »		
Remboursement de prêts.	22.000 »		
Bénéfice de fête.	13.164 »		
Remboursement de cautionnement.	5.000 »		
Versement de l'Oflag II B.	37.000 »		
Remboursem. d'un mandat secours.	4.000 »		
Versement de l'Office des A. C. et Victimes de Guerre.	369.000 »		
	597.076 »		
Déficit.	30.307 50		
	627.383 50		
Dépenses			
Frais de poste.	10.442 »		
Frais de secrétariat.	10.000 »		
Secours.	38.975 »		
Secours sur fonds Mutuelle.	492.000 »		
Frais de journal.	14.196 »		
Frais généraux.	9.510 50		
Redevance à l'U.N.A.C.	10.710 »		
Prêts.	20.000 »		
Loyer.	8.250 »		
Perte sur fête.	3.300 »		
Cautionnement sur fête du 19 février 1949.	10.000 »		
	627.383 50		
En caisse au 31 décembre 1947.	178.420 90		
Déficit 1948.	30.307 50		

Solde disponible au 31 décembre 1948 148.113 40
P.-S. — Il est à remarquer que le déficit qui ressort des écritures n'est pas un véritable déficit car dans les 178.420 fr. 90 du solde créancier de 1947 figurait une recette de 123.000 francs que nous devions distribuer, ce qui a été fait au cours de l'année 1948 et, en réalité, c'est un excédent de 92.692 fr. 50 que nous devons enregistrer.

Il y a donc en caisse :

		Francs	
Espèces.	13.171 90		
Compte chèque postal.	135.018 50		
Soit.	148.190 40		
Moins un petit solde débiteur à notre compte U.N.A.C. de.	77 »		
	148.113 40		

Mes chers camarades,

Voici donc, pour la troisième fois, je crois, exposé devant vous le résultat financier de votre Amicale portant sur la période de l'année 1948 en entier.

Recettes	Dépenses	Déficit
597.076 fr.	627.383 fr. 50	30.307 fr. 50

Mais comme je vous l'ai expliqué, le fait d'avoir payé en 1948 une somme de 123.000 francs qui était comptabilisée en 1947 en gain, l'exercice se solde en fait par une plus-value de 92.000 environ.

RECHERCHES

Nous serions reconnaissants à qui pourrait donner des nouvelles de Charles GRAND'HOMME ex-P. G. du IIC transformé en travailleur libre vers 1943.

Tailleur de son métier, GRAND'HOMME exerçait son activité à Stettin. Depuis juillet 1944, il n'a plus donné de ses nouvelles.

Quelqu'un connaîtrait-il AUVET Raymond, de Villeneuve-le-Roi, ex-P. G. du IIA et du IIC, kommandos de GRIMES et TRUSSOW du 21 juin 1940 à la Libération ?

Merci à ceux qui pourraient nous donner des renseignements.



Il est donc à remarquer que, pour la première fois, le solde en caisse de votre Amicale est excédentaire et qu'il est net de dépenses à venir en 1949 provenant de 1948.

Cela est dû au resserrement des dépenses d'ordre général et au fait que nous avons eu, sur nos propres ressources, c'est-à-dire les cotisations, moins de secours à distribuer. Nous croyons que l'attribution de 630.000 francs de notre caisse mutuelle a pu, dans une large mesure, servir à dépanner beaucoup de familles parmi les veuves et les orphelins.

Quatre tranches de 123.000 francs chacune ont pu être ainsi versées à 86 familles et nous en attendons le solde c'est-à-dire la cinquième tranche pour clôturer cette attribution.

Malgré tous ces secours distribués, il nous reste encore environ 120 dossiers en suspens et qui, faute de fonds, ne pourront être satisfaits; aussi ai-je formulé une demande d'attribution supplémentaire sur les fonds communs à l'Office des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre afin que l'amicale puisse s'enorgueillir d'avoir donné satisfaction à toutes les demandes sans exception.

Nous devons remercier chaleureusement l'Of-lag II B qui, sur son attribution propre, nous a versé la somme de 37.000 francs, se souvenant qu'il était notre parrain.

Quant aux dépenses vous avez pu constater par le détail que nous faisons tout notre possible pour les réduire; malgré cela il en est qui sont inévitables, surtout en ce qui concerne les P. T. T. car nous tenons à répondre à toutes les lettres qui nous sont envoyées, à accuser réception de vos mandats; nous avons en plus les frais d'envoi de secours avec lettres et la correspondance échangée au sujet des renseignements que nous pouvons donner aux familles sur le rapatriement des corps de nos camarades encore en terre allemande.

Nous devons surtout, et pas simplement un merci, mais toute notre reconnaissance à notre ami SEGUIN qui, malgré les charges énormes qu'il doit supporter, continue à imprimer bénévolement notre cher journal. Nous pouvons le dire franchement, sans lui l'Amicale ne saurait vivre.

Voici donc, mes chers amis, le résultat de la gestion financière; le solde bénéficiaire peut vous paraître excessif car notre but n'est pas de faire des bénéfices; sachez que les fonds seront justement répartis aux camarades ou aux familles qui solliciteront notre aide, cependant nous tenons à avoir un certain fonds de roulement pour faire face à des demandes subites plutôt que de tout distribuer et de répondre que la caisse est vide à un certain moment.

Mais pour continuer toujours notre action, il nous faut votre confiance et l'assurance du paiement de votre cotisation car sans vous tous nous ne pouvons rien et aucune amicale ou société ne peut tenir si ses adhérents ne prennent cet engagement.

Je sais que certains esprits critiques trouvent que les 150 francs minimum annuels sont trop lourds et que de recevoir tous les deux mois notre petit journal ne vaut pas cette modique somme; c'est vrai, mes chers amis, nous n'avons rien d'autre à vous donner en contrepartie de votre cotisation, mais sachez que votre argent représente pour ceux qui sont dans le besoin la plus belle preuve de solidarité et de fraternité entre les hommes, et puis comme le disait M. Petsche, ministre des Finances: « Je sais que nous pouvons compter sur vous tous. » Car, si j'en crois les premiers et nombreux mandats reçus pour 1949, les camarades, sans se faire prier et sans contrainte, ont tenu d'eux-mêmes à verser plus que ce que nous leur demandions et c'est bien là que l'on reconnaît l'esprit et le cœur du Français.

Le président Charles DAMET donne alors la parole aux membres de l'Association sur les différents rapports qu'ils viennent d'entendre.

Raymond SEGUIN déclare se trouver très gêné par les remerciements qui lui ont été adressés. Il déclare qu'il a déjà été suffisamment remercié par les marques de reconnaissance qu'il a reçues et qu'il est très content de pouvoir aider l'Amicale.

DAMET demande s'il ne serait pas possible d'organiser une réunion familiale un dimanche après-midi avec plus de participants que pour celle de l'an passé. Il lance ensuite divers appels concernant le bal du 19 février: concours directs, lots pour les enveloppes-surprises, cartes d'entrée.

Le bureau étant statutairement démissionnaire, il est fait appel aux bonnes volontés. Personne ne se déclarant prêt à prendre part à la gestion de l'Association, l'ancienne équipe se trouve nécessairement réinstallée à sa tête.

La séance est levée vers 11 h. 15.

Le secrétaire: Roger GAUBERT.

LE BUREAU DE L'AMICALE

A l'issue d'une réunion du Conseil d'administration en date du 15 février, le bureau est composé ainsi qu'il suit:

Présidents d'honneur: Gabriel VIGNES, Roger BUISSONNIERE, Paul ROPAGNOL.
Président: Charles DAMET.

Vice-présidents: Pierre AUZIE, Dr MICHAL-LET.

Secrétaire: Roger GAUBERT.

Secrétaire adjoint: Boris MICHAUD.

Trésorier: Robert TARIN.

Membres: Richard ROCHER, André BERGER, Maurice LECOMPTE, Michel PAUREAU, Gustave MANIN, André GARFINKEL, Raymond SEGUIN.

Naël à Loitz VOR POMERN

Que les hommes le voulussent ou non, il descendait toujours un peu de paix, le jour de Noël sur le coin de terre de nos kommandos. Les uns se chargeaient du sapin — ce n'était pas toujours le sapin du patron. C'était alors un sapin plus beau que de coutume, coupé à la dérochée, à l'entrée de la nuit, à la lisière d'un bois qui longeait quelque grand route. D'autres préparaient la crèche. Les dessinateurs et les bricoleurs étaient mis alors à contribution. Il y en avait un en particulier qui avait des mains de fée pour faire revivre sur une affiche un clocher de chez nous invitant la paroisse à la fête de minuit. Les concours de belote, de bridge, les courses des petits chevaux y trouvaient une illustration digne des dessins en couleurs de Disney. La petite troupe enfin mettait au point son meilleur répertoire, il était modeste mais pas toujours constitué de souvenirs, sous la conduite des artistes et des musiciens. L'un prenait la baguette pour le chœur qui s'exerçait à quelque mélodie religieuse. Un second s'exerçait sur *Minuit, chrétiens*. Un autre taquinait les touches du piano, qui meublait la cantine, pour nous faire dépasser notre nostalgie par la magie de quelques valse de Chopin. Les électriciens s'étaient armés de pinceaux pour recomposer l'arc-en-ciel. Le fil ne coûtait pas cher à une certaine époque. Les menuisiers avaient même préparé un autel pour la chapelle. Ils l'avaient surmonté d'un Christ massif et d'une paire de chandeliers tout bois de leur fabrication, du plus ancien style roman s'il vous plaît. N'étions-nous pas bien près de vivre aux catacombes dans ce couloir qui était pourtant notre forum? Il était à la fois l'unique rue de la cité et la place publique.

Les préparatifs s'achevaient par une mise en état de complète propreté et la corvée de charbon dans les temps d'abondance. Car en période de restriction, chez nous comme ailleurs, la briquette individuelle avait fait partie de la tenue réglementaire. On avait fait provision bien sûr en prélevant sur les colis, le liebesgaben, le colis de Noël. Ainsi en avait-il été dans chaque popote. Et les popotes à leur tour avaient versé de leurs réserves pour les déshé-

rités. La veille au soir il faisait chaud autour des poêles. Tout le monde avait donné du sien.

Le jour de la fête venu, après la nuit passée dans l'unité ce travail de solidarité, transpirait au dehors. Nous débordions de notre cité sur une autre place publique. Dans la grande salle de théâtre du restaurant, qui servait de cantine à toutes les races, les étrangers, Polonais surtout, se donnaient rendez-vous pour la cérémonie religieuse du matin et pour les réjouissances de l'après-midi. Le souvenir de ces manifestations restera longtemps gravé dans la mémoire de ceux qui en furent les témoins.

Alors un coin du ciel s'ouvrait vraiment pour rattacher d'abord tous les présents ensemble, de tous horizons, et pour rattacher les présents aux absents. Une présence unique réchauffait les cœurs refroidis, une lumière douce mais sereine éclairait les ténèbres de nos esprits. La paix pour quelques instants versait une rosée bienfaisante sur nos bonnes volontés altérées.

Et puis le soir on regagnait le kommando. Notre couloir restait éclairé jusqu'à l'heure de l'appel. Quand on ne voulait plus nous donner de courant électrique, il y eut encore des bougies. Le sapin, la crèche, illuminés tous deux, restaient là, ouverts à tous témoins de notre confiance en un Etre de Paix.

Les Russes tard encore chantaient en chœur et dansaient de l'autre côté des cloisons. Nous avions prélevé pour eux sur notre ordinaire. Les Allemands passaient aussi sur la route par petits groupes devant notre porte, les deux battants ouverts, et pouvaient voir. Nous ne savions pas, mais nous croyions lire sur leur visage que la même lumière les attirait, qui nous avait attirés, et dont nous avions pu être les instruments.

Abbé LECUYER.

Quelques informations

Je lis toujours avec plaisir notre « canard »; voici quelques « navets » pour mettre autour.

Savez-vous que Fournier Eugène, de Marcigny — que nous appelions notre Gégène — vient d'avoir une fille, Lucile, ce qui porte à trois le nombre de ses héritiers (deux fils déjà, François et Pierre)? Notre ami, outre son sens profond de la famille, nous démontre qu'il connaît sur le bout du doigt — si l'on peut dire — les incidences fiscales d'une telle situation.

Que Julien Jourquin, notre chef de musique belge (cité par Pilla, voir dernier numéro) a quitté l'armée pour se consacrer à son art? Il se spécialise dans de petites œuvres pour harmonies ou fanfares et danses. Il dirige à Couvin (frontière française) un excellent orchestre qui se fait entendre périodiquement à la Radio I. N. R. Nationale, consécration n° 1.

Que Dardenne, l'avocat belge de Charleroi, joyeux et brillant animateur du cabaret belge dominical, a été repris, après sa libération du II C, par la Gestapo pour résistance? Il est mort misérablement en déportation. Que Wouter, le rimeur perpétuel (vous souvenez-vous? « le pou pond », « le pou part », « les seize trous », etc.) tient un bureau de copie et veille sur une escouade de dactylos? Que Bodson Cyrille, l'habile violoncelliste, est très malade? Que Lempereur, l'organisateur des conférences, est professeur à Châtelineau? Que Larsimont, le pianiste, est dessinateur à Mariemont? Que l'abbé Michel est curé à Seraing et se consacre aux pauvres?

En France, notre ami Vidal est en passe de devenir champion de bridge et conduit l'Académie de Saint-Flour de victoire en victoire.

Et n'oubliez pas que si vous avez besoin, un jour, d'un brochet de 14 kilos, il faut vous adresser à Déchaud, dit Bébér, notre aimable chanteur de charme (vous vous souvenez bien du « Führer jamb' de bois » sa création-maison?) C'est la terreur des torrents de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme. Vous pouvez même spécifier l'âge et le sexe.

J. VALRIVIERE.

LE "MACADAM"

J'ignore d'où est venue cette appellation qui n'a aucun rapport avec le bitume des Ponts et Chaussées mais c'était le procédé employé par les prisonniers au pays où fleurissait le « Barbelé » pour s'octroyer en visite médicale un peu de repos. C'était une forme de résistance (eh oui !); la défense passive appliquée... et qui comportait ses risques.

« Piquer un macadam » devint par la suite une expression consacrée au même titre que le mot « raouster ».

Si le « macadam » faisait florès au XIII/226 de Stettin, j'en avais déjà, lors d'un passage à l'autostade de Mannheim-Sarrebrück, conçu et exécuté les rudiments. Car c'était un peu de l'Art... Provoquer une brûlure, envenimer une plaie, simuler une maladie ou une incapacité physique pour se rendre inapte au travail (Unfähig-Arbeit !) était relativement facile mais où l'art intervenait c'était dans la manière d'obtenir le plus de repos possible avec le moins de risques médicaux encourus, pour « maquiller » l'accident ou la maladie.

Si le docteur français et ses infirmiers favorisaient ces pratiques, ils devaient quelquefois rappeler aux candidats que cela n'était pas sans danger.

Les visites médicales au Kreis Kontrolle m'édiaient sur certains kommandos et je restais rêveur en voyant les subterfuges employés par mes camarades pour atténuer les rigueurs des conditions de travail dans leur bague. Je ne citerai que la « Hütte-Kraft » entre Stettin et Politz.

La chambrée me plaisait sur ma recette qui a fait par la suite bien des adeptes. C'était simple et efficace : un mois de repos au minimum... sauf complications. La veille de la visite je passais la nuit (mais quelle nuit !) l'avant-bras bandé avec un linge imbibé de créosote et le matin je veillais particulièrement à l'état des cloques formées. Le broc de jus bouillant servait de prétexte à... cet accident. Je veillais ensuite jalousement à la bonne marche (à retardement) de la guérison par l'application d'un cataplasme composé d'ail et de margarine.

Je dois dire que mon système avait de terribles concurrents : la lame de rasoir, la pierre à l'acide, la bronchite. La chute d'échafaudage (voir les maçons de « Weiss und Freitag » !) nécessitait un peu de mise en scène : notre « pointu » en avait le cœur chaviré.

Au retour de la visite, un classement genre « Tour de France », basé sur le pointage des jours obtenus était affiché sur la porte de l'armoire pour l'obtention du titre tant envié de « caïd du macadam ». Après avoir décroché quelque temps le « Grand Prix », votre serviteur fut, d'après le tableau de course, déclaré battu, non pas de deux longueurs, mais d'un demi-garde-boue. Je gardais l'avantage sur mon suivant immédiat de trois « rayons » et l'écart entre le « caïd » et la « lanterne rouge » s'évaluait en rames de métro. Du sport, quoi !

Je me souviens tout de même d'un arrêt de course brutal (par suite d'un faux-départ, sans doute) dont je fus victime avec plusieurs autres concurrents. Le juge arbitre — oh ! pardon — le major allemand, nous colla une « visite non motivée » et à la rentrée des firmes, nos camarades s'étonnèrent quelque peu de nous voir la pelle en main et sous la surveillance du feldwebel nous « coltiner » des heures supplémentaires d'« Arbeit » dont ils nous savaient peu friands.

Ce soir-là, le classement général se trouva bouleversé.

J'appris plus tard le motif de cette « lessive » générale : Monsieur le Herr Doktor avait été frôlé par quelques balles de nos braves F. F. I., à Marseille, lors de la Libération et n'avait pas apprécié son départ précipité « sur les chapeaux de roues » ; il en avait égaré sa trousse chirurgicale... une si « schône » trousse, confiait-il amèrement. C'est le cas de dire que son bistouri lui était resté sur l'estomac... Pas très sportif ça monsieur l'Ober-Major ! La chambrée y avait perdu son concierge-lampiste et le lendemain j'étais pourvu d'une nouvelle profession : tourneur... autour de l'usine, par habitude, le moral légèrement dégonflé. J'eus ma revanche un peu plus tard et ma remise en course s'effectua grâce à une sanglante et suppurante estafilade provoquée par une lame de rasoir frottée à la pierre à l'acide — « supermacadam » qui aurait fait sauter la meilleure des caisses d'Assurances sociales !...

Les hasards de mon travail de cache-cache avec « Raspoutine » (mon meister) m'avaient mis en rapport avec les Polonais du chantier qui

me firent quelques confidences sur leur système D. Le scénario était à la fois burlesque et dramatique. Le postulant au repos posait son pied nu sur un banc ; l'exécuteur levait à bout de bras un tabouret pendant qu'un acolyte se tenait à l'interrupteur électrique. Sitôt la lumière éteinte... vlan !... trois mois de repos et stage à l'hôpital. Radical, ce truc-là, mais je trouvais que cela faisait un peu... grand-guignol.

Cette pratique ne m'enchantait guère et mon désir de l'essayer faiblit encore quand j'appris le résultat de la dernière séance de ce jeu de massacre : le candidat à l'écrasement avait frisé la trépanation en mettant sa tête dans la trajectoire du tabouret... La bosse frontale n'étant pas cotée dans les cercles médicaux nazis, notre héros la promena piteusement sur les camions de la Reichsbahn durant une bonne semaine ! Nos moyens étaient quand même un peu moins brutaux et la méthode polonaise ne fit pas d'adeptes parmi nous.

Jules LAUVAUX.

NOS BIENFAITEURS

En vue de la vente d'enveloppes-surprises lors du bal du 19 février, les maisons suivantes nous ont envoyé des lots :

- Bijouterie Ferecoq, 93, rue Saint-Dominique.
- Babylaine, 84, rue Saint-Dominique et 93, avenue d'Orléans.
- Graineterie-épicerie du Gros Caillou, 97, rue Saint-Dominique.
- Articles de Paris Nohalé, 88 bis, rue Saint-Dominique.
- Boucherie P. Sauvage, 105, rue Saint-Dominique.
- Bazar Amélie, 91, rue Saint-Dominique.
- Bonneterie José, 95, rue Saint-Dominique.
- Dominique Cinéma, 99, rue Saint-Dominique.
- Apéritif Mätho, 2 à 18, cour Barsac, Paris-Bercy.
- Vademecum, 10-12, rue Valentin, Levallois-Perret.
- Dubonnet, 7, rue Mornay, Paris (4^e).
- Biscuits Fosse, impasse Berthollet, Arcueil (Seine).
- Cadoricin, 37, boulevard des Capucines, Paris (2^e).
- Paul Baudecroux (Rouge Baiser), 125, boulevard Saint-Denis, Courbevoie.
- Maison Bertrand, 69, rue Oberkampt Paris (11^e).
- Delaporte, 63, rue Meslay.
- Lafé, 82, rue Saint-Dominique.
- Maison VADEMECUM, 10-12, rue Valentin, Levallois-Perret.
- Maison RIPOLIN, 7, place de Valois (1^{er}).
- Maison LION NOIR, 43, rue de Liège.
- Maison DOP.
- Maison BOURJOIS, 43, avenue Marceau.

Nos camarades dont les noms suivent ont également répondu à notre appel :

BANON Jean, MANIN Gustave, LEGRAS Jean, PILLA Georges, PRIOU Robert, KELMAN Jacques, CORNU Pierre, GARFINKEL André, FASQUEL Robert, PAUREAU Michel, LECOM-PTE Maurice, TRIBOULET Edmond, MELLOTT Pierre, THOUNY Jean.

Nous les remercions de tout cœur.

LE BUREAU.

Le bal du 19 février

Eh bien ! c'en est fait : le bal a eu lieu ; encore une fois, nos espoirs ont été déçus.

Alors que nous comptons sur un assez gros succès, nous devons avouer qu'il n'y avait pas une véritable foule, au Moulin de la Galette. Le jour choisi n'était-il pas faste ? Il faut croire que non. Quoi qu'il en soit, c'est à peine si nous avons couvert nos frais ; et encore devons-nous nous féliciter d'avoir pu organiser la vente d'enveloppes-surprise, vente qui a donné d'excellents résultats. Encore une fois, merci à ceux qui nous ont envoyé des lots.

Et puis, il faut dire aussi que les gens du II C ne se bousculaient pas. Sont-ils déjà si vieux qu'ils aient renoncé aux plaisirs de la danse ? Ne sont-ils plus capables du moindre sacrifice pour revoir leurs anciens camarades ? Allons, n'insistons pas : nous nous ne vous déciderons jamais à quitter vos pantoufles ; vous êtes devenus vraiment trop casaniers.

R. G.

Kontrol au kommando de Vorbruch

Un par ferme, une trentaine de K. G. F. formaient un kommando de campagne, gardés par une sentinelle vigilante ; chaque matin, c'était le départ de la pauvre mesure qui servait de logis, chacun aspirant à être au soir afin d'y retourner ; notre joie était grande de nous retrouver après le travail pour commenter les événements et les nouvelles apprises ; nous aimions particulièrement le vendredi, jour de courrier et de colis et le samedi parce que le lendemain c'était dimanche, jour où le réveil se faisait une heure plus tard.

Le dimanche, nous devions quand même nous rendre à la ferme pour soigner les bêtes et le reste du temps, jusqu'à l'heure du repas du midi, nous l'employions à notre toilette et à notre lessive.

Sitôt le repas terminé, nos tartines pour quatre heures et pour le soir dans la musette, nous reprenions le chemin du « lager » où nous devions tous être rentrés pour treize heures.

Ce dimanche-là, comme tous les dimanches, quelques corvées sont à l'emploi du temps : battage des couvertures, secouage des paillasses, lavage des cuvettes, des vitres, des tables, des bancs, des planchers, sciage du bois pour toute la semaine car nous sommes dans l'hiver 41-42. Le gardien surveille tout cela en criant de temps en temps, un bon gardien ne pouvant pas se déclarer satisfait. Puis, c'est le coup de brosse sur les manteaux qui seront suspendus aux triangles portant notre nom et notre numéro ; les souliers bien cirés devront être déposés au-dessous des manteaux. En principe, pour le repos, nous n'avons droit qu'aux sabots.

Tout cela vient d'être terminé ; le gardien appelle l'homme de confiance afin de lui remettre le papier à lettre pour que chacun écrive dans sa famille. Il y a dans le changement d'attitude des prisonniers quelque chose de poignant ; l'ensemble du kommando était bruyant l'instant d'avant ; maintenant, qui sur un lit, qui sur une table, penché sur sa feuille, chacun n'est plus qu'avec les siens par la pensée ; on entendrait voler une mouche.

Un puissant « Achtung ! » nous fait sursauter et nous rappelle à la réalité ; le gardien, flanqué d'un sergent et d'un adjudant de contrôle, est là, nous criant de présenter nos valises ouvertes sur la table et de sortir immédiatement pour nous mettre sur deux rangs dans la cour : c'est la fouille. Alors que le sergent bouleverse le contenu de nos valises, l'adjudant nous retourne poches et portefeuilles. Le grand Jérôme n'en mene pas large : un billet de cent francs qu'il avait réussi à « camoufler » est découvert ; moi-même me fais prendre une cinquantaine de pfennigs civils et m'entends menacer de belle façon à en juger par les vociférations ; Jean-Marie, porteur d'une photo sur laquelle il se trouve avec deux Polonaises de la ferme où il est employé, se fait traiter de chien parmi d'autres injures et se voit déchirer la photo.

Mais au bout du rang, un jeune n'est pas à son affaire non plus, car il a dans ses poches environ cinquante marks civils qu'il « carottait » à « sa vieille », comme il disait. Que faire ? Rien, et son tour approche. Tout à coup, de derrière la maison, surgit une femme qui se présente aux barbelés, salue comme il se doit, s'excuse et demande Emile, car chez elle une vache est en train de vélér. Emile, c'est justement le jeune aux cinquante marks, connu dans le village pour ses aptitudes comme « accoucheur ». Alors l'adjudant, le prenant par le bras, le pousse en lui criant « los, los » et lui envoie un coup de botte au derrière. A n'en pas douter, il préfère cela.

Chacun de nous ressent alors un certain soulagement car nous savions tous qu'Emile possédait toujours une quantité de marks civils.

Ainsi se termina une fouille qui s'annonçait plutôt mal ; inutile de dire que notre camarade ne rentra que fort tard dans la soirée alors que la nuit était venue et nos contrôleurs partis depuis longtemps.

Aimé Julien HOUSSU.

Sur vos bulletins d'adhésion, donnez-nous votre adresse exacte. Des journaux nous reviennent faute de précisions, signalez-nous les rectifications nécessaires.

Quand vous écrivez à l'Amicale, n'oubliez pas de joindre un timbre à vos lettres pour la réponse.

DANS LE COURRIER

Au seuil de la nouvelle année, DENIS Fernand envoie ses « meilleurs vœux pour 1949 à tous les anciens P. G. du Stalag II C, tout particulièrement aux anciens de Nordennham ». Et il ajoute : « Que vive l'Amicale ! »

Où, mon cher DENIS, qu'elle vive !... Sois assuré que nous ferons tout pour cela.

Avec un article, Jules LAUVAUX nous envoie une lettre dans laquelle il se « fait un grand plaisir d'exprimer aux anciens du IIC et particulièrement à ceux du XIII/226 de Stettin tous ses meilleurs vœux pour l'année nouvelle (sans omettre prospérité à l'Amicale) ».

Cela va crescendo : qu'elle vive, plus haut, qu'elle soit prospère, maintenant. Comment n'aurait-elle pas un brillant avenir, notre chère Amicale ?

De la suite de la lettre de LAUVAUX, nous tirons ceci :

« ...J'avais compté sur des plumes alertes de mon kommando. Déception. Voulez-vous, monsieur le secrétaire, rappeler que la bonne volonté suffit : la prétention stylistique et la rhétorique n'ayant jamais été de rigueur... Entre nous... »

Eh bien ! messieurs du XIII/226, c'est à vous que cela s'adresse. N'entendez-vous donc pas ? Et vous, nos autres camarades, ne considérez-vous pas que vous pouvez faire quelque chose pour l'Amicale ? Allons, un peu de bonne volonté !...

René BIGUINET, au sana « les Violettes », à Ur (Pyrénées-Orientales), envoie « de loin ses meilleurs vœux de bonne et heureuse année 1949 ».

Merci, BIGUINET, pour ta généreuse pensée ; mais c'est plutôt à toi qu'il convient d'adresser les souhaits les plus fervents. Crois bien que nous les formulons de grand cœur. Au nom de tous, bonne santé, mon cher camarade.

Armand BADEROT envoie « tous ses meilleurs

vœux pour 1949, tous ses souhaits de bonne et heureuse année et une bonne santé. »

Merci BADEROT, merci de ton « attachement », nous sommes heureux que ta situation se soit améliorée et que ta famille se porte bien.

De plus, les camarades dont les noms suivent nous ont fait parvenir leurs meilleurs vœux pour la nouvelle année, vœux adressés soit à l'Amicale, soit à ses adhérents :

Maurice OPPERMANN, Roger PRUDENT, Mme et Maurice MELLOTT, Robert MEILLEY, Alexandre MARION, Simon HADJADJ, Antoine SPARFEL, Marcel MASSE, André AUDIN, P. CHASTAGNOL, Louis RAHIER, Jean CHAROY, Raymond DAVID, Auguste FUCHS, Gabriel BORIES, Georges BEYRAND, Georges GOULEY, LECANUET, Louis LISET, Julien HOUSSU, Jean SAUYEGRAIN, Bruno SWIETOSZOWSKI, médecin-capitaine MICHALLET, Gaston PARADIS, Marius BRICOD, Jean REMOND.

J'en passe peut-être ; qu'ils m'excusent. A tous, au nom de l'Amicale, je dis un grand « merci ».

D'une carte de Nino NESI, nous retirons le passage suivant : « Je ne veux pas laisser passer la fin de l'année sans vous dire combien j'apprécie les efforts que vous faites pour conserver le lien précieux que constitue notre Amicale entre tous les prisonniers qui souffrirent ensemble la longue et insidieuse torture des camps. Ce serait une honte et une injure à tous ceux qui ont lutté et souffert, si ce lien disparaissait. Vous méritez nos éloges et notre estime de le conserver. »

Nous te remercions infiniment, NESI, des éloges que tu nous décernes ; c'est précisément parce que nous pensons comme toi que nous continuons la tâche entreprise, jugeant de plus en plus que nous ne faisons pas fausse route.

Roger COSTEDOAT, de Berlin, où il accomplit

avec tant de conscience la fonction dont il est chargé, nous écrit :

« Que ma carte vous apporte mes meilleurs vœux pour 49 et longue durée et prospérité à l'Amicale. »

Il ajoute :

« Ici, nous avons commencé les transferts par la route. Serai en « perme » fin février. Vous apporterai les noms des camarades que je compte faire rentrer dans le plus bref délai. »

Nous ne saurons jamais assez te remercier, COSTEDOAT, pour ce que tu fais en faveur des veuves et des parents de nos camarades décédés. Sois assuré que tous te porteront dans leur cœur.

Le docteur Norbert LERICH nous adresse ses « meilleurs vœux pour 1949 ». Il nous signale un livre écrit par R. CERAHAY, 69, rue Journelle, à Liège (Belgique). Ce livre qui s'intitule *Les Chétifs* est, dit-il, « très intéressant et plein d'humour ». « Beaucoup de camarades y sont évoqués. »

A toutes fins utiles, pour ceux qu'il intéresserait, nous signalons que le livre en question est édité par Ch. DESSART, 31, Montagne aux Herbes Potagères, à Bruxelles.

Merci, infiniment, docteur LERICH.

P. VACHERON déclare : « C'est toujours avec un grand plaisir que je reçois *Entre Camarades* ; je suis heureux d'y retrouver des souvenirs de là-bas. » Il ajoute : « Faites votre possible pour que le journal et l'Amicale vivent le plus longtemps qu'ils pourront, jusqu'à la fin des ex-Gefangs. Ce sera mon vœu de nouvel an. » Et il termine en envoyant son « bon souvenir à tous les anciens du IIC et principalement à ceux du Nordenham ».

Nous te remercions, VACHERON ; nous pensons comme toi, mais nous avons quand même l'impression que l'Amicale mourra avant le dernier prisonnier ; malgré tout, nous nous emploierons à la faire vivre le plus longtemps possible.

Marcel GOREL « adresse ses vœux de bonne année à tous les anciens P. G. du IIC, souhaite prospérité à l'Amicale, courage et persévérance à ses dévoués membres du comité, regrette de ne

LES NOMADES

« Souvenirs de captivité et évasions »

par Georges PILLA (Suite)



Un autre garde-chasse nous attend sur la route ; il a l'air moins stupide que le premier et nous pose des questions. Il n'y a pas à ergoter : je lui dis la vérité. C'est alors que nous apercevons une véritable transformation s'opérer chez le gros : il paraît soulagé et rengaine son automatique. Ayant recouvré sa confiance et en même temps sa superbe,

il nous parle aussitôt de la guerre en Russie et se complait à nous exposer les succès des armées allemandes qui sont presque à Moscou. Cela n'est pas pour nous enchanter, mais nous croyons y trouver la cause de sa frayeur de tout à l'heure : il a dû nous prendre pour des parachutistes russes.

Un kommando est un peu plus loin sur le bord de la route. Nous y sommes menés et y faisons une entrée très remarquée : on a l'air de nous considérer comme des phénomènes. Il y a naturellement fouille complète avec déshabillage en présence d'un sous-officier français qui sert d'interprète. Antoine peut cacher son portefeuille et le mien qui contiennent des marks civils. Je salue également la boussole, et les cartes dissimulées dans les sangles d'un sac échappent à la curiosité des « Chleuhs ». Tout n'est pas perdu et si nous pouvions repartir cette nuit, nous ne nous plaindrions pas trop. Par malheur, notre espoir est vite déçu lorsque nous voyons une sentinelle s'installer pour la nuit auprès de nos deux lits.

Avant de m'endormir, je me remémore notre évasion et j'en fais le bilan : quinze jours de liberté, quatre cents kilomètres parcourus pendant une véritable partie de camping, peu d'aventures.

Il ne reste plus qu'à recommencer, car je tiens à me libérer moi-même.

Le lendemain, nous partons en tramway jusqu'à Brandenburg, accompagnés de l'inévitable gardien. Puis, nous prenons le train jusqu'à Berlin. Après un voyage en métro dans la ville et un autre en train, nous arrivons à Lückewald où se trouve le Stalag III A.

Dans tous les camps il existe une baraque destinée aux gens qui ne restent que quelques jours ; nous y sommes conduits en attendant de faire un stage à la « Straf-Baracke ».

Il ne nous est pas interdit de visiter le camp : il est presque aussi grand que le II A. Avec surprise, nous y rencontrons des Sénégalais ; nous croyions pourtant qu'ils avaient été ramenés en France depuis longtemps. Renseignements pris, il paraît qu'ils restent là, à titre d'expérience. Un grand rassemblement nous attire ; c'est le marché aux puces ; on y trouve de tout depuis la boîte de singe jusqu'aux clous à chaussures. Des Serbes vendent leur ration de soupe ; on dit qu'ils mangent des épluchures de pommes de terre qu'ils font cuire. De petits travaux de vannerie, des sculptures, des tableaux sont également mis en vente. Des malins ont organisé un jeu de bonneteau ou de petits paquets comme au champ de courses. Cet ensemble est vraiment pittoresque.

Dégoutés des biscuits, depuis quinze jours que nous en mangeons, nous nous offrons une fantaisie : une boîte de singe à dix marks, une boîte de sardines et quelques sachets de poudre pour faire de la limonade.

De retour à la baraque, le repas est avalé et après l'appel, un lit où pas mal de planches manquent, nous accueille. Les couvertures sont peuplées d'une multitude de puces. J'attrape quelques-unes de ces bestioles et je les tue mais d'autres viennent à la charge. De guerre lasse, je me con-

tente de rouler entre mes doigts celles que je prends et de les jeter en dehors de mon lit. Il est probable que mon camarade du dessous en hérite mais je n'en éprouve aucun remords car je suppose que tout le monde en fait autant.

Le lendemain, après l'appel, désinfection et, à la sortie, nous sommes conduits à la « Straf-Baracke ». Là, un spectacle lamentable nous attend. Les punis sont couchés sur leur lit dans un état d'épuisement complet : ils viennent de faire la pelote. Dans un coin sont rangés les havresacs remplis de cailloux et de sable ; ils sont tout mouillés de la sueur des disciplinaires qui doivent les porter deux heures le matin et deux heures le soir, à l'occasion de la séance de dressage bi-quotidienne. Presque tous les hommes ont le dos blessé ; aussi, lorsque, après la soupe de midi, on vient nous chercher, poussons-nous un grand soupir de soulagement.

Au bureau de la prison du camp ont lieu les formalités de sortie et la fouille. Un adjudant allemand, surnommé Brutus (on devine pourquoi) m'administre une paire de gifles sous prétexte que je ne suis pas au garde-à-vous : je serre les poings et les dents mais non les talons.

Nous quittons ce camp vraiment peu sympathique pour prendre le train de Berlin. Notre gardien qui parle le français, engageant la conversation, ne nous ménage pas :

« Des gens comme vous devraient passer deux ou trois ans dans un camp de concentration », propose-t-il.

Faisant semblant de ne pas très bien comprendre, je lui répons un peu à côté :

« Mais en France, il n'y a pas de camps de concentration ; nous sommes civilisés. »

Mon « Chleuh » marque le coup et renonce à s'entretenir avec nous ; il se contentera de nous surveiller, en quoi il n'aura pas tout à fait tort, car nous n'attendons qu'une occasion pour nous esquiver dans la foule berlinoise : cette occasion ne se présentera pas.

Nous sommes maintenant dans le train qui doit nous ramener à Greifswald. Quelques voyageurs sont installés dans le compartiment : la sentinelle est sur le quai, ne nous quittant pas des yeux. Un vieux qui nous entend parler, s'enquiert :

« Franzosen ? »

— Ja. »

Et la conversation s'engage.

C'est un ancien prisonnier de 14-18 ; il veut nous offrir une cigarette que nous refusons dignement.

pouvoir être plus près de vous, mais y est de cœur. » Il termine en disant : « Toujours heureux de pouvoir dévorer notre *Entre Camarades*. Vive l'Amicale ! »

Merci, GOREL, tu nous combles, mais nous allons crever d'orgueil.

Elysée BURNIAUX, de Bruxelles, « présente à tous les anciens P. G. II C de l'Amicale de Paris ses meilleurs vœux de bonne et heureuse année, de bonne santé pour eux et pour leur famille, les assure de toute sa grande sympathie et forme des vœux particuliers pour que l'Amicale vive et prospère afin de pouvoir maintenir entre tous ses membres le magnifique esprit de camaraderie qui les unissait derrière les barbelés de Greifswald ».

Vraiment BURNIAUX, ces termes nous vont droit au cœur. Nous sommes heureux qu'un camarade belge s'intéresse à notre œuvre et nous te remercions infiniment.

Notre brave POLITE (Charles DALOIS) nous dit :

« A tous, d'abord, bonne et heureuse année ; je souhaite de tout cœur pouvoir vous offrir mes vœux encore bien des années à vous tous que j'ai tant aimé « chiner » et « chahuter » là-bas, dans cette grande baraque. »

Nous aussi, crois-le, POLITE, nous souhaitons recevoir longtemps ta lettre annuelle, regrettant malgré tout qu'elle ne soit pas suivie des sœurs que tu pourrais lui donner. Merci de ta fidélité et espérons que tu resteras longtemps « debout » pour demeurer « des nôtres ». Sois assuré, cependant, que nous ne te souhaiterions pas moins longue vie si tu nous lâchais.

Emile MICHEL-POISSON nous envoie un gros mandat en nous disant : « ...le reste vous en disposez pour le journal et vos œuvres sociales, sachant que ce vous ferez sera très bien fait. »

Merci, MICHEL-POISSON, de cette marque de confiance ; nous tâcherons de nous en rendre dignes. Nous transmettons ton bonjour à « ceux du XV/267 ».

Jacques PROUMEN, ancien journaliste devenu

commerçant, nous « envoie ses meilleurs vœux ». Nous lui transmettons en contrepartie nos vœux de réussite.

Après nous avoir présenté ses « meilleurs vœux pour l'année nouvelle » et avoir émis quelques considérations dénuées d'aménité sur certaines catégories de gens et d'optimisme sur l'avenir qui nous est préparé par ces mêmes personnes, J. VAL-RIVIERE, dont vous pouvez lire par ailleurs quelques informations pleines d'intérêt, nous fait une proposition :

« Que diriez-vous de la rédaction d'une histoire du II C, en collaboration avec tous les anciens pensionnaires : petit opuscule, moyen ou gros livre vendu au profit de vos œuvres ? Vous seriez au moins sûrs d'en placer un par adhérent... »

L'idée est intéressante ; mais comment la réaliser ? Nous avons déjà du mal à alimenter le bulletin. Un certain nombre de camarades voudront-ils s'astreindre à effectuer un travail en ce sens ? Je le souhaite mais sans l'espérer. Enfin, l'idée est lancée. Qu'en pensez-vous ?

* * *

Les lettres de remerciements des veuves et parents de décédés en captivité à qui nous avons envoyé un peu des « 100 millions » continuent à arriver, toujours aussi pleines de gratitude.

Mme DORIDOT déclare : « Je suis très touchée de votre geste et vous adresse ma plus vive reconnaissance. »

Mme Vve LE GOFF nous « remercie de cette gentillesse car dans ces moments difficiles, écrite-elle, nous trouvons assez à faire et d'autre part nous voyons que dans notre malheur nous ne sommes pas oubliées, ni abandonnées. »

Mme Vve CODEVELLE affirme : « Jamais je n'oublierai votre Amicale pour l'aide que vous m'avez apportée dans les durs moments que j'ai eu à traverser ces derniers mois. »

Mme Vve LE DEZ écrit : « Je ne sais comment vous remercier de la somme de 6.000 francs que

je viens de recevoir et qui m'a rendu un grand service. Mais je suis heureuse encore de voir que vous n'oubliez pas vos camarades de captivité. »

Mme Vve F. GUYARD se déclare « heureuse de cette bonne œuvre » dont elle nous remercie beaucoup.

LE SECRÉTAIRE.

OU AVAIS-TU LA TÊTE?...

« Gaubert, tu nous as trahis!... Ne vois-tu pas que par ton dernier article, tu apportes de l'eau, beaucoup d'eau au moulin de nos détracteurs?... Comment ? tu affirmes être arrivé à Hammerstein le 29 juillet 1939 ? Comme on va pouvoir gloser sur nous après cette déclaration!... « Quand on vous disait qu'ils ne s'étaient pas défendus, qu'ils s'étaient rendus sans combattre!... Vous voyez, un grand nombre même ont fait du zèle : avant l'ouverture des hostilités, ils se trouvaient déjà au milieu des barbelés. Ah ! ils les avaient, ces barbelés ! Il n'est pas étonnant qu'ils en aient fait un symbole. Le R. P. Bruckberger a bien raison, d'ailleurs, de dire que c'est « l'insigne de la soumission ». Comment pouvions-nous sauver la Patrie menacée avec une armée dont la majeure partie poussa la complaisance envers l'ennemi jusqu'à se précipiter dans ses camps de prisonniers un mois avant la déclaration de guerre ? »

« Vite, Gaubert, fais une mise au point avant que ton article ne tombe sous les yeux du Révérend Père et de ses amis, les héros. »

Eh bien ! c'est du 29 juillet 1940 qu'il s'agit. D'ailleurs, les anciens prisonniers se seront rendus compte de l'erreur. Quant aux autres, il est certain qu'un bulletin d'Amicale d'ex-P. G. ne peut retenir leur attention, car ils ne s'intéressent qu'aux saines lectures, à la littérature héroïque (celle où ils peuvent se reconnaître). Il n'y a donc rien à craindre.

R. G.

Au contraire, je lui tends mon paquet de tabac. Sans se faire prier, il bourre sa pipe ; mais le gardien qui a vu la scène entre, furibond. Le civil se voit obligé de rendre ce qu'il a accepté. A ce moment, le train démarre. Le vieux qui n'a pas la langue dans sa poche commence une « mise en boîte » de premier ordre, ce qui fait rire les autres voyageurs. Dans sa réplique, le gardien montre son manque d'envergure dans ce genre d'exercice ; il ne fait que se ridiculiser davantage. Aussi, se rendant compte de son état d'infériorité, se retranche-t-il derrière un journal.

Augermünde, Prenzlau, Pasewalk, Anklam sont dépassés. A dix heures du soir, Greifswald est atteint. Naturellement, c'est la baraque de passage qui nous accueille.

Le lendemain matin, après la désinfection, nous rejoignons les copains : le retour des enfants prodiges. Gravier, « la poule », nous prépare de bons petits plats constituants et Dada, tout joyeux, se débrouille pour nous trouver un lit dans la chambre du théâtre.

ENCORE LE II C

Durant les jours qui suivent, nous reprenons la vie comme avant. Toutefois je ne peux pas, pour l'instant, reprendre un rôle au théâtre car je vais descendre un jour ou l'autre en cellule.

Un interrogatoire serré nous attend. Le carnet de route d'Antoine va nous porter tort, car, naturellement, on l'a découvert lors de la fouille. Les « Chleuhs » y ont appris que nous avions été aidés à notre départ de Prenzlau et ils veulent maintenant connaître celui qui a été notre complice. C'est un officier de l'Abwehr qui est chargé de nous faire parler. Je passe le premier. Un automate bien placé en évidence sur son bureau, il ne me ménage pas les menaces ; il est vrai que je suis un « dangereux récidiviste ». Naturellement, je ne dis rien et me contente de garder un air abruti. L'interrogatoire terminé, je signe ma déposition et m'apprete à partir. A ce moment, l'officier boche me rappelle.

« Une dernière question... Pourquoi vous êtes-vous évadé ? »

Je ne sais quelle idée me passe par la tête, mais je m'entends dire d'une voix dramatique :

« Je voulais me battre contre les Anglais. »

— Et pourquoi voulez-vous vous battre contre les Anglais ? me demande-t-il, absolument interrogé.

— Mon frère a été tué à Mers-el-Kébir », affirmé-je, des sanglots dans la voix.

Médusé, l'Allemand ne trouve aucune condescendance à m'adresser ; je sors dignement, image vivante de la douleur.

Avec Antoine, les renseignements recueillis ne sont pas plus importants ; notre camarade de Prenzlau peut être tranquille : il n'aura pas d'ennuis de notre fait.

Vers le 14 juillet, un avion d'origine inconnue lâche un chapelet de bombes sur le camp. J'ai l'occasion, cette nuit-là, d'admirer le calme d'Antoine ; les bombes sont tombées à cent mètres à peine de nos baraques, du côté des Serbes. Les baraques ont tremblé terriblement et beaucoup d'entre nous se sont levés en chemise. Assis sur mon lit, je secoue Antoine qui a l'air de dormir :

« Antoine, as-tu entendu ? »

— Ce n'est rien, c'est une bombe », et il se rendort.

Je viens de recevoir là une leçon de sang-froid ; j'en profiterai.

Le lendemain, nous constatons les dégâts. Deux bombes sont tombées hors du camp, deux autres à l'intérieur. L'une de ces dernières a pulvérisé un bâtiment de W.-C., la deuxième a tué un Serbe et en a blessé plusieurs autres. Encore une infraction aux lois internationales à la charge de « ces messieurs » : le camp eût dû être éclairé, mais des lumières permettaient le repérage de la caserne, c'est pourquoi on le laissait dans l'obscurité au risque de le faire bombarder : ça vient malheureusement d'être le cas.

Quelques jours plus tard, nous apprenons notre punition : vingt et un jours de cellule. Nous y descendons le 19 juillet. A tout hasard, nous emportons deux ou trois boîtes de conserves et quelques biscuits. Mais nous n'en profiterons pas car nos bagages nous sont retirés, lors de la fouille. J'ai réussi à sauver un peu de tabac et quelques allumettes que j'ai cachés dans une demi-boule de pain que l'on m'a donnée.

La plupart des punis sont des Français évadés ; il y a aussi deux Polonais. Mais comme ils sont beaucoup moins nombreux que la première fois, j'ai la déception d'être séparé de mon ami Antoine : nous aurons donc des chambres particulières ; heureusement que les nôtres sont contiguës ; en parlant un peu fort, il nous sera possible de communiquer.

Je n'ai plus qu'à attendre ; la perspective de rester vingt et un jours isolé n'est pas très réjouissante ; ça me rappelle les séjours que j'ai faits autrefois en cellule au régiment.

Et le temps passe. La demi-heure de promenade, les mains derrière le dos, à cinq mètres les uns des autres, existe toujours. Les Allemands appellent ça « le sport ».

Un changement dans le régime alimentaire est à noter ; il n'y a plus dans la semaine qu'un jour avec soupe ; mais le pain est presque en quantité suffisante, de sorte que la faim ne nous tenaille pas.

Pour passer le temps, je chante avec Antoine, mon voisin ; notre répertoire à tous deux, s'enrichit, chacun apprenant à l'autre ce qu'il sait. Avec mon couteau que j'ai sauvé de la fouille, je creuse le bois de mon repose-tête ; cela peut servir de « planque ». Je signale, d'ailleurs, l'existence de cette cachette par une inscription sur le mur : ceux qui me suivront ne manqueront pas de lire ce renseignement, peut-être utile.

Un livre circule dans les cellules : *Les amours de J.-J. Rousseau* ; je le lis trois ou quatre fois. Voilà au moins une chose que j'aurai apprise et que je retiendrai.

Un système nous permet de fumer à peu près régulièrement. Lorsqu'un détenu est sortant, il demande à aller au w.-c., après avoir récupéré ses bagages ; s'il lui reste un paquet de tabac, il le dépose sur le bord de la petite fenêtre qui éclaire et aère ces lieux ; nous n'avons plus qu'à le prendre et à nous le partager. Cependant, les Allemands se doutent que nous fumons (d'ailleurs il faudrait qu'ils fussent bien bêtes pour ne pas s'en apercevoir) ; il y a donc fouille plusieurs fois par jour. Je les entends venir dans le couloir, essayant de ne pas faire de bruit, mais leurs grosses bottes les trahissent ; je sens un œil rivé au petit regard de la porte ; puis d'un seul coup, celle-ci s'ouvre ; un Chleuh bondit à l'intérieur :

« Rauchen Sie ? »

— Nein.

— Ia, Ia ! Rauchen ! Wo ist Tabak ?

Je fais celui qui ne comprend pas et aussitôt c'est la fouille. Il arrive souvent que l'Allemand déplace mon morceau de pain qui me sert de blague, mais jamais il ne trouve quoi que ce soit. Pendant l'opération, je garde une attitude impassible et innocente.

Et toutes les cellules sont ainsi visitées ; il est très rare qu'ils découvrent quelque chose, tous les détenus ayant leur petite « combine ». Je crois qu'Antoine a une bonne « planque » : il met son tabac dans une chaussette sale que pour rien au monde les Boches ne voudraient toucher.

(A suivre.)

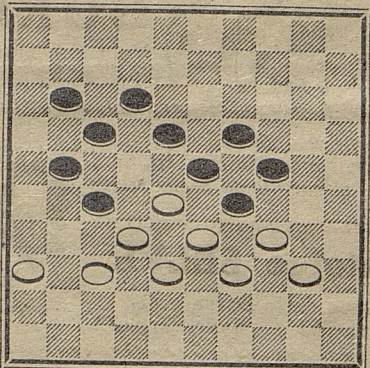
Jeu de Dames

CHRONIQUE N° 7
Règles du jeu de dames (suite)

IX. Quand un joueur effectue une prise, il fait successivement deux opérations distinctes qui comptent pour un seul coup joué. D'abord, la prise des pièces qui consiste à porter la pièce qui prend à la case terminale de la rafle simple ou multiple, puis l'enlèvement du jeu des pièces prises dans la première opération, et celles-là seulement dans l'ordre où elles ont été prises.

Il est formellement interdit de mélanger ces deux opérations d'une manière quelconque et notamment d'enlever du damier une à une les pièces en prise. Cette façon de jouer ferait disparaître d'admirables combinaisons du jeu et notamment les coups turcs. (A suivre.)

Problème n° 7 par M. Henri Chiland
Le coup d'éponge.



les blancs jouent et gagnent.

M. H. Chiland a été un des finalistes du Championnat du Monde qui vient de se disputer en Hollande du 13 novembre au 4 décembre. Il est également auteur de traités sur le jeu.

Solution du n° 6 de M. Paul Sonier.

1. 27.21 (16x27). — 2. 32x12 (23x43). — 3. 12x23 (19x28). — 4. 39x48 (28x39). — 5. 34x43 (25x34). — 6. 40x18 gagne.

COMMENT JOUER AUX DAMES
Etudes des ouvertures du jeu de dames,
par A. Couttet (suite)

1^o Sous-variante. Attaque des blancs par 27.22 après 46.41.

9. 50.44 (7.12). 10. 46.41 (1.7). Ce coup paraît laisser plus de liberté d'action aux noirs que (20.24). Susceptible d'amener la curieuse variante suivante favorable aux blancs.

(20.24 ?) - 27.22 (18x27) 31x22 (1.7) 34.29 (23x34) 40x20 (15x24) 36.31! Ce coup qui paraît anormal est fort, car il paralyse l'aile droite des noirs qui compromettraient définitivement leur partie s'ils répondaient par (16.21).

Exemple : (16.21) 31.27 - (21.26) 44.40. (27.21 livrerait un coup de dame aux noirs par (26.31) et 19.23).

(10.15) - (12.18 ?) livrerait aux blancs un coup de dame gagnant par 33.29 - 43.39 - 28x39, etc.

41.36 (14x20) 27.21! Coup fort qui paraît compromettre définitivement la partie des noirs.

41. 27.22! (18x27). 42. 31x22 (16.21). Cette réponse des noirs est généralement considérée comme excellente dans cette variante.

13. 22.18. 34.29 et même 34.30 se jouent parfois en vue de compliquer la partie, mais ne paraissent pas meilleurs que le coup du texte. Sur 33.29, perte du pion pour les blancs ou coup de dame en faveur des noirs.

Exemple : 33.29 (12-18) 37.31 ? Sur 39.33 ou 35.30 perte du pion (18x27) 29x18. Sur 31x22 ? coup de dame par (19.24).

(13x33) 39x28 (7.12) 31x22 (19.23) 28x19 (16x46) gagne.

13. (13x22). 14. 32.27! (22x31). 15. 36x16 (23x32). 16. 37x28 (19.23). 17. 28x19 (14x23).

Partie nullement compromise pour les blancs, bien que ceux-ci aient un pion isolé.

NOUVELLES

Résultats du 1^{er} Tour du Championnat de Paris 1949.

1^{re} Série. Excellence. 1^{er} Serf, ex aequo Verse; 3^e Malfray; 4^e Pérot; 5^e Blum; 6^e Chiland; 7^e King, ex aequo Dionis; 9^e Aubier.

1^{re} Série. Promotion. — 1^{er} Masson; 2^e Fraiberg; 3^e Nicolas; 4^e Foucault; 5^e Pontet; 6^e ex aequo, Guyot, Rey, Roquelle; 9^e Picardat; 10^e Lieutard.

Pour cette série, ainsi que la 2^e et la 3^e, certains joueurs n'ont pas terminé leur 1^{er} tour, donc ceci est un classement provisoire.

2^e Série. — 1^{er} Alexandre; 2^e Brokman; 3^e Bant et Bertrand; 5^e Boutin; 6^e Vaudenet; 7^e ex aequo, Lebrét, Boucher, Barthaud; 10^e Lacoste; 11^e Huet.

3^e Série. — 1^{er} Dugas; 2^e Sansot; 3^e Maingonnat; 4^e Trealen; 5^e Manches; 6^e Guillemain; 7^e Torre; 8^e Le Dantec; 9^e Leblond; 10^e Rouquette; 11^e Chanclu.

Pierre PEROT.

CARNET DU MOIS

NAISSANCES

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance de : Pierre, fils de Marcel GOREL, 12, rue Courbet, Nancy (M.-et-M.).

Marie-Noëlle-Jacqueline, fille de Ernest HAN-CHIN, 5, rue Jean-Mermoz, Nevers (Nièvre).

Jean, fils de Eugène TIERTANT, à Fréthun (Pas-de-Calais).

Bernard, fils de Charles ZAMET, 11, rue Saint-Simon, Roubaix (Nord).

Françoise, fille de A. DAUBANNAY, 5, rue Caplat, Paris (18^e).

Marie-Laure, fille de Georges VALOIS, Busnières (Loire).

Nos félicitations aux heureux parents et nos vœux de bonheur aux charmants bébés.

FIANÇAILES

Lucienne DEROUBAIX et René LEROY vous font part de leur heureuse rencontre et vous annoncent leurs fiançailles.

Toutes nos félicitations et nos meilleurs vœux.

MARIAGE

Nous avons le plaisir d'annoncer le mariage de notre camarade Roger BLAZIN, à Cendras (Gard), avec Mlle Régina ROLLAND.

La bénédiction nuptiale leur a été donnée en l'église de Soustelle (Gard), le mercredi 29 décembre 1948, à 11 heures.

Nos bien sincères félicitations et nos vœux de bonheur aux nouveaux époux.

DÉCÈS

Nous avons la vive douleur d'annoncer le décès d'un ancien de la « Hutte Kraft » : NICONNET Emile, demeurant à Authumes, par Pierre-en-Bresse (Saône-et-Loire), décès survenu le 26 novembre 1948 après deux ans de maladie.

A la famille de notre camarade NICONNET, nous adressons nos condoléances les plus sincères.

Quelques histoires

Histoire de fous.

Deux fous jouent au tennis ou, tout au moins, font les gestes idoines.

« Mais vos raquettes n'ont pas de boyaux ! leur dit quelqu'un.

— Qu'est-ce que ça peut faire, répondent-ils, puisque nous n'avons pas de balles, non plus ? »

Aux grandes manœuvres.

Des soldats sont en manœuvres, l'un d'eux est en faction à la tête d'un pont qui aurait été détruit, et doit empêcher quiconque de passer.

Une brave paysanne se présente.

« Impossible de passer, lui dit-il, le pont a sauté.

— Comment, le pont a sauté ? s'exclame-t-elle, ahurie. Je vois bien qu'il enjambe encore la rivière.

— Non, non, il n'y a plus de pont.

— C'est un fou, pense-t-elle ; il vaut mieux ne pas insister. »

S'adressant à un autre soldat qui est allongé dans l'herbe tout près de là et qui fume béatement sa pipe, elle dit :

« Votre camarade est fou ; il m'assure que le pont n'existe plus.

— Oh ! moi, répond-il, je n'en sais rien ; je suis mort depuis quarante-huit heures. »

Histoire marseillaise.

Un ami de Marius et d'Olive est décédé ; il pesait 140 kilos ; on fait une bonne bière en chêne très lourde, doublée de zinc, on y dépose le cadavre et on se prépare pour l'enterrement.

Quatre employés des pompes funèbres arrivent, veulent se saisir du cercueil, mais impossible de le soulever.

« Eh bien ! nous allons le porter nous-mêmes, » disent Marius et Olive.

Ils tirent de leurs poches une espèce de poudre blanche, en mettent soigneusement tout autour du cercueil, prennent celui-ci et l'enlèvent très facilement.

Ahurissement des employés.

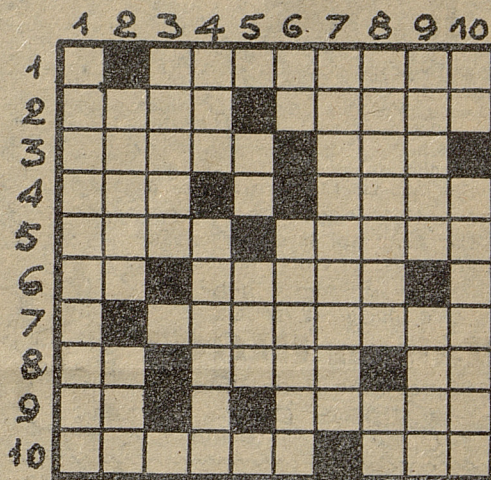
« Vous êtes très forts, reconnaissent-ils ; mais quelle est donc cette poudre blanche que vous avez répandue ?

— Mais, c'est de la levure de bière, tiens !

MOTS CROISÉS

par Victor MICHAUD

Problème n° 7.



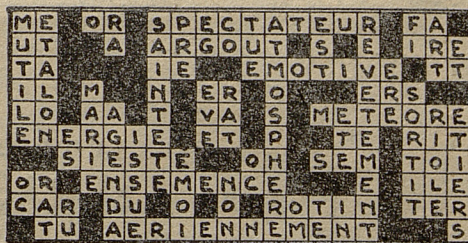
Horizontalement :

1. Place qui fut mal nommée dans certaines circonstances. — 2. Voies. Armes désuètes de notre temps. — 3. Ville de la Ruhr. Troublé. — 4. Interjection pour exhorter. Cérémonie. — 5. Lisière. Motte de terre. — 6. Ile. Unie. — 7. Liszt en fut un éminent. — 8. Sur le tambour. Prénom d'un chanteur connu. Initiales d'un compositeur. — 9. Terminalson verbale. Parti précipitamment. — 10. Canaux. Mesure.

Verticalement :

1. Disponibilités d'une collectivité ou d'un particulier. — 2. Détérioration. Adresse. — 3. Répétition. — 4. Tente avec hardiesse. Lettre. — 5. Lettre grecque. Petit poème du moyen âge. — 6. Adjectif. Chef-lieu. — 7. Manœuvre. — 8. Taillis servant de retraite au gibier. Note. — 9. Particule employée dans la nomenclature chimique. Circuit. — 10. Sur un diplôme. Chose nuisible.

Solution du problème n° 6.



Tous fous

Pour quelques furoncles, me voilà parti chez le docteur ; ce docteur assez francophile et réputé bon pour les prisonniers me « colle » une semaine de repos à la baraque.

Remplissant sa feuille, il me demande en français :

« Chez qui travaillez-vous ?

— Chez Max Kurt, à Vorbruch.

— Kurt, le cultivateur ? Ah ! celui-là, c'est un fou ! »

Ma consultation est terminée. Me voilà de retour chez le patron « fou ».

« Also ? » Cette fois, c'est en allemand, que le patron me demande ce qu'a dit le docteur.

— Repos, une semaine.

— Une semaine ! Mein Gott ! Chez quel docteur allez-vous ?

— Chez Wolf.

— Chez Wolf ? Ja ! Ja ! Ce médecin, c'est un fou ! »

Quelques semaines plus tard, le gamin de la maison attrape la scarlatine ; le docteur vient chez Kurt.

Stupéfaction ! c'est Wolf.

Un fou chez un autre fou.

Aimé-Julien HOUSSU

Bernard DUBOIS

5, rue Corneille
MONTLUÇON
(Allier)

détaillant en chaussures et gérant d'un magasin de gros est à la disposition de tous les camarades commerçants.

Les camarades non détaillants peuvent le consulter pour eux et leur famille. Expédition par poste.

Cherche fabricants ou représentants ayant bonnes maisons. Lui envoyer offres et échantillons.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade **TRICOT**

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès,
PARIS (19^e)
(Métro Porte-de-Pantin)



ELLE SOURIT MALGRÉ LE TEMPS MOROSE...

Si, comme elle, vous voulez braver la pluie, notre camarade

CORNU

63, boulevard Sébastopol
PARIS (4^e)

se fera un plaisir de vous fournir un imperméable pratique et élégant



Pour toutes vos plantations : arbres fruitiers, chènes truffiers, vignes de cuve, raisin de table, boutures et racines, griffes d'asperges, adressez-vous à

ROL René

Pépiniériste
BORRÈZE, par TARASCON
(Dordogne)

qui fait des prix exceptionnels à tous les anciens prisonniers

Camarades qui désirez du Champagne de 1^{re} qualité

Demandez le CHAMPAGNE

Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée, CHOUILLY
par ÉPERNAY (Marne)

Livraison à domicile



En recevant le bulletin, n'oubliez pas de vérifier si votre adresse est bien exacte et signalez-nous les rectifications nécessaires. Des journaux nous reviennent quelquefois, faute de précision.

En écrivant à l'Amicale, n'oubliez pas de joindre un timbre pour la réponse.

AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour 1949. Il vous suffit de nous envoyer un mandat-chèque postal au numéro du compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour le timbre de 1949 que vous collerez sur votre carte.

Envoyez ce que vous pouvez : beaucoup de vos camarades comptent sur votre générosité. Merci.

Hôtel de France

MONT-LOUIS (P.-O.)
1.600 m. d'altitude

J. ESCARO
Propriétaire

Téléphone 20

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort

**J. DAMPFHOFFER**

TAILLEUR

71, rue Royale, 71
VERSAILLES (S.-et-O.)

**TIMBRES**

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, 7
PARIS (20^e)

**GOREAULT Gaston**

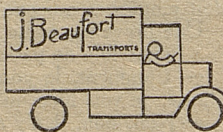
Tailleur

8, rue des Goncourt, 8
PARIS (XI^e)

**BEAUFORT Julien**

TRANSPORTS

JANVILLE (E.-et-L.)

**Amis**

qui ne savez quel est le montant de votre cotisation et qui ne savez où l'adresser !!!

Apprenez que pour 1949 la cotisation minimum est de 150 francs,

mais un peu plus sera toujours agréablement accueilli.

UNE SEULE ADRESSE :

AMICALE DU STALAG II C

68, rue de la Chaussée-d'Antin
Compte courant postal 5003.69

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

I. P. R. (R. Seguin, Impr.), 10, Faub. Montmartre, Paris.

CAMARADES QUI VOYAGEZ,

n'allez pas en Touraine sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFÉ - BAR - TABAC

145, rue Felvette
TOURS (Indre-et-Loire)

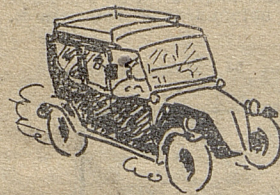


Vous l'avez belle...

Si vous visitez Nancy

Téléphonez à
GOREL

Vous aurez un taxi
Tél. 45-45 et 64-14

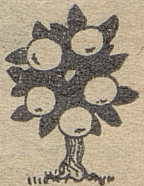


Pour avoir une belle récolte, une belle coupe d'arbres fruitiers et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

Antoine SELVE

22, rue de la Barrère, 22
ILLE-sur-TET (Pyr.-Orient.)



CHARCUTIERS! je serais fabricant de saucissons cuits pour Paris et Banlieue

Prix intéressants

Pour tous renseignements, s'adresser à

M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE (Loiret)

JOSÉ

95, rue St-Dominique
PARIS-7^e

Spécialiste des bas

Ses chemisiers,

Ses lainages,

Sa lingerie

donnent satisfaction à la femme la plus exigeante !



Si vous rencontrez un ancien camarade du II C qui ne soupçonne pas l'existence de notre Amicale, donnez-lui notre adresse ou faites-nous connaître la sienne nous lui enverrons un spécimen de notre journal et une fiche d'adhésion.

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez le chercher un jour à notre permanence du mardi ou vendredi.

Prix imposé :

A l'Amicale 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.